

Diversité culturelle et religieuse

Texte : Philippe Ratte

Maquette : David Dumand

© Fondation Prospective et Innovation, novembre 2014

© Ginkgo Éditeur pour la présente édition

ISBN : 978-2-84679-219-6

Ginkgo Éditeur

33, boulevard Arago

75013 Paris

www.ginkgo-editeur.fr

Préface de
JEAN-PIERRE RAFFARIN
Président de la Commission
des Affaires Étrangères du Sénat
Ancien Premier Ministre

Avant-propos de
PIERRE MOREL
Président de la Fondation Victor Segalen

Diversité culturelle et religieuse

Quatrième Table ronde culturelle franco-chinoise
17-23 septembre 2014
Chengde

GINKGO
éditeur

Préface	5
JEAN-PIERRE RAFFARIN, Président de la Commission des Affaires Étrangères du Sénat, Ancien Premier Ministre	
Avant-propos	9
PIERRE MOREL, Président de la Fondation Victor Segalen	
Introduction	13
CHAPITRE I	15
ENTRE ÉMIETTEMENT ET GLOBALISATION	
CHAPITRE II	35
LAÏCITÉ : LA LETTRE ET L'ESPRIT	
CHAPITRE III	55
SECTES ET DIVERSITÉ : QUELLES LIMITES ?	
CHAPITRE IV	69
PLURALITÉ	
CHAPITRE V	83
BABEL VS LABEL	
CHAPITRE VI	97
PEUT-ON TOLÉRER LES INTOLÉRANTS ?	
CHAPITRE VII	107
EMPIRE ET EMPIRIE	
CHAPITRE VIII	119
D'UN COMMUN	
Conclusions	135
ANNEXE	137
4^E TABLE RONDE CULTURELLE FRANCO-CHINOISE	

Préface

JEAN-PIERRE RAFFARIN
Président de la Commission des Affaires Étrangères du Sénat,
Ancien Premier Ministre

Cujus regio, ejus religio. Comme tout serait simple si le vieux principe Westphalien de 1648 avait jamais pu s'appliquer ! L'humanité serait répartie méthodiquement entre autant de cases territoriales que de croyances, ou plutôt les croyances seraient alignées pays par pays, les nations seraient homogènes, les distinctions bien tranchées. Mais comment fait-on le partage ? Durant la guerre de Yougoslavie, Serbe et Croates se fusillaient réciproquement en fonction du sens dans lequel était fait le signe de croix ! À supposer qu'une telle partition parfaite fût souhaitable, les moyens pour y parvenir sont abominables, et la rendent détestable.

Mais, surtout, un tel but est d'avance un contre-sens, pour deux raisons au moins. La première est que, tout humain différant de tout autre, la seule manière de faire des groupes homogènes est de faire des groupes d'une seule personne, et encore – il y a des schizophrènes ! Toute autre configuration est une imposition artificielle de traits supposés communs, et qui sont simplement de l'arbitraire. La seconde raison est que la juxtaposition de nations présumées homogènes transformerait le monde en un ensemble

de boîtes étanches incapables de communiquer et de former une communauté humaine.

Il est donc naturel, et heureux, que les peuples soient composites et aient à peu près tous des essaimages dans à peu près tous les autres. C'est un facteur d'interfécondation, une filière de relations facilitées, une stimulation générale. Mais c'est moins facile que s'ils étaient séparés comme des émaux à champlévé.

C'est justement cette difficulté que le groupe franco-chinois réuni par la Fondation Victor Segalen chaque année depuis quatre ans, sous l'impulsion de Régis Debray, et avec le soutien de la Fondation Prospective et Innovation, avait choisi d'aborder cette fois, dans le cadre prestigieux de Chengde, ancienne résidence d'été des empereurs de Chine.

La Chine, comme la France, a maille à partir avec des revendications identitaires parmi certaines des minorités que comptent le pays. Dans les deux cas, une dimension religieuse est en cause. Des sectes leur posent à l'un comme à l'autre des problèmes. La laïcité qu'elles pratiquent l'une comme l'autre, sur des bases différentes, semble mise en question, et toutes deux y ressentent les prémises d'une atteinte à leur unité.

Parce que les situations des deux pays sont très différentes, le croisement de leurs éclairages sur ces questions en met en lumière les ressorts plus profonds et invite à réfléchir aux transformations qui travaillent notre siècle. Autant le XX^e siècle fut hanté par des rêves d'universel positif, virant

les uns au totalitarisme, les autres à la chimère moraliste, autant le XXI^e pose de manière instantane la question de la diversité comme l'enjeu même de son unité et de son destin.

Elle est très difficile à penser, et verse trop souvent dans la facilité des dialogues interculturels, alors qu'il s'agit à travers elle de réinventer un universel de concorde. Mais dès 1795, Kant, dans son projet de paix perpétuelle, en faisait la condition du salut de l'humanité, en observant que par les frictions qu'elle engendre, elle force cette dernière à s'élever au dessus de ses différents en faisant fructifier ses différences, engendrant par là une intelligence mutuelle vraie, nourrie d'expérience et de réalisme, infiniment préférable aux illusions de l'unanimité.

Ce réalisme optimiste ne requiert que deux ingrédients comme combustible et comburant : la conscience de l'unité de l'humanité sur une Terre en train de devenir trop exigüe pour la laisser faire chambres à part, comme comburant, et l'inlassable confiance en la valeur d'un pas vers l'autre comme combustible. Ce sont de tels pas que les personnalités françaises et chinoises réunies par les deux fondations et l'Institut chinois d'Etudes Internationales, à l'invitation et sous la présidence de S.E M. QU Xing ont pris plaisir à faire ensemble à Chengde, et dont le présent recueil donne le compte rendu synthétique.

Avant-propos

PIERRE MOREL

Président de la Fondation Victor Segalen

Il y a un siècle, Victor Segalen, médecin de marine, mais surtout poète, écrivain, explorateur et archéologue, ébloui par la Chine où il devint pleinement lui-même, conçut le dessein d'une « Fondation sinologique franco-chinoise ». Sa mort prématurée en 1919, à 41 ans, ne lui permit pas de le réaliser. En 2007, sa petite-fille, Laure Mellerio-Segalen, reprend ce projet et crée la Fondation Victor Segalen pour le dialogue entre les cultures française et chinoise, dans un contexte radicalement transformé certes, mais qui rend encore plus nécessaire la recherche d'un échange approfondi.

Pour ce faire, la Fondation a fait le choix de l'échange le plus ouvert : forums, tables rondes, conférences, mais dans le sens que lui donnait Montaigne : « Le plus fructueux et naturel exercice de notre esprit, c'est à mon gré la conférence ». De façon comparable, la tradition chinoise a toujours cultivé les « entretiens » comme moyen de susciter la pensée et de la faire mûrir dans le cours du monde.

Après un tout premier exercice de cet ordre sur le thème « La place de l'homme dans le monde », à Wuzhen près de Shanghai, en 2007, nous avons

organisé plusieurs séries d'échanges, de rencontres et de réflexions communes sur le droit, la santé, et la perception que chacun des deux pays a de l'autre.

En 2011 nous avons, sous l'impulsion de Régis Debray, ouvert une séquence originale de « tables rondes entre intellectuels français et chinois », selon quelques règles que la confiance réciproque et la satisfaction de chacun ont rapidement confirmées : une douzaine de participants de part et d'autre, avec continuité et renouvellement selon les sujets ; un thème suffisamment général et stimulant pour les deux parties ; quelques textes préparés à l'avance pour aborder les principales questions ; un lieu à l'écart des métropoles, propice à l'échange, en prenant son temps ; une très grande liberté dans la discussion, sans maître du jeu, afin que chacun puisse s'exprimer pleinement.

Nous avons commencé en Provence, grâce à la Fondation des Treilles, sur le thème « Culture nationale et universalité », et continué l'année suivante à Beidahe, sur la côte de la Mer de Chine, pour aborder le sujet « Transmission culturelle et modernité ». Revenus l'an dernier aux Treilles, nous avons essayé de répondre à la question « Quelle morale pour quelle société ? ». Cette thématique nous a conduits à évoquer la diversité culturelle et religieuse. Notre partenaire, le Chinese Institute of International Studies, dirigé par l'Ambassadeur Qu Xing, a proposé d'en faire l'objet de notre rencontre du 17 au 23 septembre dernier à Chengde, l'ancienne résidence d'été des Empereurs de la dynastie Qing.

Comme lors des précédentes tables rondes, la Fondation Prospective et Innovation, également partenaire dans cette entreprise, présente aujourd'hui une synthèse des débats. Je la remercie pour son fidèle soutien.

Cette série de tables rondes n'a pas obéi à un plan préconçu, on voit pourtant s'esquisser une progression dans l'échange sur les grands problèmes de nos sociétés, par delà les différences. Il est tentant de considérer que les visions chinoises et européennes du monde sont opposées, mais il serait vain de vouloir mettre en système ce qui nous sépare, avec des clefs forcément trop simples pour rendre compte de nos héritages si riches et complexes. Le grand Matteo Ricci l'avait parfaitement compris il y a plus de quatre siècles en composant en chinois son *Traité de l'amitié*, onze ans après être arrivé en Chine. Quel que soit le sujet, nous sommes voués à nous croiser de diverses façons, et à nous retrouver par des chemins différents.

La question de la diversité culturelle et religieuse est aujourd'hui un sujet particulièrement sensible, en Chine comme en France. Il est intéressant que nous l'ayons traité cette année, alors que nous célébrons le cinquantième anniversaire de l'établissement des relations diplomatiques entre la France et la République populaire de Chine. Les débats se sont déroulés sans tabous, en confiance, en présentant les difficultés éprouvées de part et d'autre, et en exposant au besoin les différences

que nous pouvions connaître sur ces sujets, entre Français ou entre Chinois.

Devant la multiplication des tensions identitaires, nous avons reconnu la nécessité de trouver le juste rapport avec les minorités, qui ne saurait être défini une fois pour toutes. Il suppose un effort constant de connaissance et de compréhension, mais aussi de vigilance. Nous avons pu constater la complexité du rapport entre le politique et le religieux, toujours menacé par le double risque de l'interférence et de l'ignorance. Le meilleur moyen de prévenir la montée des extrémismes identitaires de tous ordres, c'est l'apprentissage réciproque par le respect, la connaissance et le dialogue. Nos échanges successifs depuis quatre ans sur les singularités de nos traditions respectives, sur le rôle central de la transmission et sur les questions éthiques ont permis, à chaque fois, de retrouver ensemble les grands principes de la dignité de chaque personne, de la nécessaire solidarité et de la recherche du bien commun.

PIERRE MOREL

Président de la Fondation Victor Segalen

Introduction

L'esprit du lieu n'est pas rien : ce quatrième séminaire se tient à Chengde, résidence d'été de la dynastie Qing du XVII^e siècle jusqu'à la fin du régime impérial. C'est un lieu qui fut voulu par l'empereur Qianxi – celui qui réserva le meilleur accueil aux jésuites au début du XVIII^e siècle – et qui comporte en annexe une réplique du Potala, destinée à accueillir le chef spirituel des Tibétains lorsqu'il venait à la Cour impériale témoigner de sa déférence envers son suzerain.

Dans le paysage culturel chinois, le bouddhisme tibétain impressionne par son ampleur. Des temples en grand nombre, desservis par des centaines de bonzes, et entretenus par une économie du don, y ont prospéré durant des siècles. C'est qu'en des temps anciens ces établissements assuraient un service capital pour la société, à savoir proposer des remèdes ou des consolations contre l'extrême dureté de la condition humaine dans ces contrées. Ils tenaient lieu de services de santé et de salut, en quelque sorte. De nos jours, on tend à leur prêter une vocation touristique, encore que les progrès de la science soient loin d'avoir dissipé la propension à s'en remettre au merveilleux. Nombre de monastères n'en continuent pas moins à rayonner.

Malgré les contraintes et les épreuves, ils sont toujours fréquentés par d'inlassables pèlerins.

À travers cet exemple, c'est toute la question de la congruence entre l'évolution rapide de la Chine et la rémanence de pratiques ancestrales qui est posée. L'une ne peut ni ne veut éliminer l'autre, mais les inscrire dans un même temps collectif n'est pas si facile. Or, il ne s'agit pas d'options individuelles, comme tend à l'être le fait religieux dans certains pays occidentaux, mais de systèmes de représentations et de mise en communauté collectifs, qu'on est donc bien obligé d'assortir d'une manière ou d'une autre. C'est toute la question qui est posée.

L'écoute privilégiée progressivement établie au sein du groupe franco-chinois qui se réunit ainsi pour la quatrième fois, et la grande liberté confiante qui préside à ses travaux, créent un climat favorable pour réfléchir à cet enjeu, loin de toute polémique, et dans un esprit de réalisme.

Entre émiettement et globalisation

La repousse de l'enfoui ?

Le discours de la diversité culturelle est de bon ton. Il est d'un maniement agréable pour les grandes puissances, sûres de leur pérennité et assez confirmées par l'histoire pour sourire aux variations marginales. Il est en revanche beaucoup moins toléré par les minorités, toujours lourdes d'un contentieux non apuré avec les majorités, et qui voudraient le pouvoir qu'elles n'ont pas. Cela les porte à accentuer au contraire leur différence, à la promouvoir, à aiguïser les bords de leur différent avec d'autres.

Il en résulte une dérive vers un tribalisme planétaire, toute minorité n'ayant de cesse que de s'aménager un espace où être majoritaire, engendrant par là aussitôt d'autres minorités comparatives par rapport à elles, ce qui relance le processus jusqu'à l'émiettement – à rebours de constructions impériales ou nationales qui ont occupé les siècles passés. Cela s'observe chez les Kurdes ou les Quechua, mais aussi bien au Royaume encore Uni, en Italie, en Espagne, en Belgique, et le

cas Yougoslave est resté paradigmatique des dégâts que ces sécessions en chaîne peuvent engendrer.

Qu'on s'en félicite (comme font souvent les Français, volontiers amis des minorités, surtout si elles sont réputées victimes, quitte à se trouver dans un grand embarras quand la charge de la preuve se retourne, comme au Rwanda naguère, et à supporter fort mal chez eux les menées minoritaires...), ou qu'on le déplore (comme y seraient plutôt portés les Chinois, férus d'unité de l'Empire), c'est un fait avec lequel il faut compter. Les territoires culturels et politiques coïncident de moins en moins bien, y compris de manière diffuse à l'intérieur de leurs frontières : on sait combien la capitale de la très unitaire République française est entourée d'une auréole de populations dont le cœur est souvent ailleurs.

La neuropsychiatrie a mis en évidence qu'en cas de crise, stress, traumatisme, les fonctions psychiques les plus récentes de notre espèce se débranchent, laissant la main aux couches les plus paléologiques de notre appareil mental. En pareil cas, le cerveau fait instantanément la totalité du chemin inverse de l'évolution multimillénaire, et en revient aux réflexes basiques des anciens primates dont nous descendons.

Il se pourrait bien que l'humanité actuelle, en proie au stress douceâtre de la mondialisation, de

la surpopulation mondiale, du mélange généralisé en cours, procède de la même manière, sans même s'en apercevoir, et revienne à des matrices de comportement, d'organisation, de projet, restées latentes en elle depuis les temps médiévaux, voire préhistoriques. Passant alors du complexe au simpliste sans s'attarder à la case *complication* qui a si longtemps occupé les générations passées, l'humanité régresserait d'un coup. Sous l'érosion décapante de la crise ou même simplement du changement, les couches superficielles de nos civilisations seraient lessivées, emportées, laissant réaffleurer le socle plus archaïque des appartenances ancestrales et des attitudes pré-modernes.

Partout, en Afrique, au Levant, en Amérique latine, des réémergences ethniques, des mouvances, des accrétiens nouvelles font éclater ou s'effriter ces institutionalités récentes que sont les Etats. Qui prend encore au sérieux les accords Sykes Picot dans un Moyen Orient en pleine recomposition? Mais on y trouve toujours des Sunnites, des Chiïtes, des Maronites, des Druzes, des Alaouites, des Syriaques, des Arméniens, des Kurdes, etc. La marque des grandes puissances s'est écrite sur le sable, celles des appartenances antédiluviennes sont scellées dans le roc.

Tout se passe comme si à l'unification économique en pleine accélération répondait une diversification conflictuelle des appartenances, des mémoires,

des identités. Dans une étrange combinaison de modernité et d'archaïsme, le progrès engendre des effets rétrogrades, comme le coup de fusil fait reculer la crosse. On découvre alors que les temples sont plus anciens que les ministères, que les fidèles étaient en place bien avant les citoyens, que l'on était Flamand ou Wallon des siècles avant que de devenir Belges, Écossais longtemps avant que Jacques 1^{er} n'unifiât les couronnes sous les couleurs de l'Union Jack.

Les racines reviennent, si l'on peut dire. Elles sont resté vivaces. Or, retrouver des racines, c'est retrouver des ennemis : les Musulmans se mettent à voir les autres en croisés, les Juifs tombent sur les Philistins, les orthodoxes redécouvrent ces latins qui pillèrent Constantinople en 1204, et dont le souvenir odieux ne s'est jamais effacé.

Les grands idéaux syncrétiques qui avaient animé le XX^e siècle ne sont plus : le propre petit-fils de Trotsky est rabbin en Israël ! « Ayez pitié d'une nation divisée en fragments dont chacun veut se considérer comme une nation », écrit Gibril de son pays, le Liban, qui compte officiellement 17 communautés, sans compter les minorités encore plus fragmentaires. Le XX^e siècle a fait la moitié de la rude expérience de ce que « deux choses menacent le monde, l'ordre et le désordre », selon le mot de Valéry : le monde a de fait eu à affronter, de 1914 à 1989 au moins, la tentation totalitaire,

faite d'ordre militarisé. Le XXI^e siècle est bien parti pour l'ordalie inverse du désordre, dont le soi-disant État islamique en Syrie et en Irak est l'une des formes les plus saisissantes du moment, mais qui menace partout sous des formes toujours hautement imprévisibles – son coup d'envoi fut la surprise stratégique du 11 septembre 2001.

Pour un Kemal, un Hitler, qui s'employèrent à éradiquer toute minorité, laissant un sillage de déséquilibre profond, on songe inversement à la prolifération féconde des cultures minoritaires, partout et toujours plus vivaces que les formes dominantes, comme l'avait bien vu Gilles Deleuze. Ortega Y Gasset pouvait à juste titre professer que « Le grand malheur de l'histoire espagnole a été le manque de minorités insignes », et maint historien souligner combien la France perdit à chasser les protestants après 1685, au profit notamment de la Prusse. On prête pour raison à la supériorité de l'ordre des Jésuites à ses débuts le fait qu'il était le seul à accueillir dans ses rangs des marranes, ce qui ne dura pas mais lui procura une distinction sans égale. Vive la diversité, en somme !

Les minorités cultivent la mémoire, tandis que les majorités écrivent l'histoire dont elles veillent à garder le dernier mot. Une histoire sans mémoire est un manifeste à propension totalitaire, une mémoire sans histoire est un brûlot incendiaire... Tout l'art de la draperie du devenir est de croiser